Observations sur une fracture compliquée du bras.

Je fus mandé le 12 janvier 1782 pour voir un Monsieur à quatre lieues de Soissons âgé de 70 ans à qui une voiture chargée avait passé sur le bras gauche près son articulation.

Aussitôt mon arrivée, j'ôtai l'appareil et je vis un grand délabrement aux chairs, l'os à découvert de quatre travers de pouce et plusieurs esquilles qui se présentaient à l'ouverture de la plaie; j'hésitai beaucoup sur le parti que j'avais à prendre dans une circonstance aussi fâcheuse : l'art demandait que je lui coupasse le bras; mais son âge avancé me portait à ne pas profaner une opération qui, selon toutes les apparences, n'aurait eu aucun succès; enfin m'étant déterminé à ne rien précipiter je préparai un bandage à dix-huit chefs et tout ce qui était nécessaire pour panser une fracture si compliquée.

Je commençai le pansement par laver la plaie avec du vin chaud, et puis je me mis en devoir de tirer les esquilles qui se présentaient, qui étaient au nombre de dix à douze, sans faire beaucoup de violence à la partie blessée : après cela je mis la partie en bonne situation sur tout l'appareil que j'avais disposé, après quoi je le bandai en observant les règles de l'art autant qu'il me fut possible.

Le malade fut saigné quatre fois en 24 heures et je lui fis observer un régime qui ne pouvait que contribuer à une prompte guérison. Je continuai ce pansement pendant cinq jours; mais le sixième, les choses changèrent bien de face, le malade eut une fièvre toute la nuit des plus violentes et même des convulsions; le pouls était dur et fréquent : le malade se plaignait d'une douleur considérable à la face interne du bras : en le pansant je tâchai de pouvoir en découvrir la cause, mais je ne fus pas assez heureux; en conséquence, je lui fis une cinquième saignée qui parut le soulager pendant quelques heures.

Le huitième jour, comme j'ôtai le bandage pour le panser, il s'exhala du bras une odeur infecte; tous ces symptômes me firent appréhender la gangrène, comme de fait, la moitié du

ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE BIBLIOTHÈQUE

ARC 33 d. 3 n° 21

s'en trouvait deja attaqué et le reste était rouge et livide, ce qui annonçait qu'elle n'était pas encore à son dernier Période.

Comme je n'avais pas plus d'Espérance de le Sauver, en lui coupant le bras qu'en ne lui coupant pas et que la douleur continuait toujours, La Gangrenne faisait des progrès rapides, le Malade s'affoiblissait de jour en jour et j'étais physiquement sûr que la cause de cette douleur ne pouvait être occasionnée que par des Esquilles aigues qui étaient restées dans la partie.

En Conséquence je Commençai à mettre le Malade à l'usage de la décoction de Quinquina, pris interieurement de six heures en six heures un Gobelet pour fixer la Gangrenne, et la partie fracturée, je la mis dans une extention permanente, dans le dessein de faire Changer de direction les Esquilles restantes qui étaient la seule Cause de tous les accidents primitifs. par cette extention je rendis la direction aux os la direction qu'ils avaient perdu, à la fibre et aux vaisseaux leur rectitude; par ce moyen tous les fluides qui se trouvent entre les muscles qui donnent ordinairement principe aux Collections de Pus dans les fractures compliquées ne pouvaient plus avoir lieu, attendû que toutes ces parties se trouvaient rapprochées les unes des autres.

Par le moyen de l'extension permanente j'eus la satisfaction de voir qu'en moins de deux jours, la douleur dont le Malade s'était plaint du commencement de son accident, fut diminuée des deux tiers, je ne puis remplir cette indication qu'en me servant d'une boëte que je fis construire à la hâte à l'endroit où je me trouvais à l'imitation de celle du Célèbre Louis Petit (aulieu d'être droite elle était un peu cambrée, pour pouvoir placer le coude) dont il se servait pour les fractures compliquées de la Jambe.

Je fixai au poignet un lac qui l'embrassait ~~toute fait~~ comme un brasselet, à son extremité j'avais attaché un poid d'une livre et demi pour vaincre la résistance des muscles;

Le Quinzieme Jour je trouvais la gangrenne fixée et le

Gonflement bien diminué, cependant il subsistait encore un peu de douleur que je n'attribuai qu'à la rétraction des muscles qui procuraient des soubresauts des tendons de la partie malade.

Je crus y remédier en augmentant le poid que j'avais mis dans la poche du lac, en effet j'y ajoutai deux onces et le lendemain le Malade ne sentait plus aucune douleur.

Le vingtième jour, lorsque je revis le Malade, il me dit qu'il allait à merveille, qu'il croyait être sans fièvre et qu'il dormait bien, comme de fait je trouvai l'escart gangreneux qui commençait à se détacher et la plaie, de livide qu'elle était, prenait une couleur rouge.

Le vingtcinquième jour il cessa de faire usage du Kina, ce même jour en le pansant je trouvai trois grosses Esquilles sur le Plumaçeau d'une figure assez irrégulière, sur cela je questionnai le Malade, savoir: s'il n'avait pas souffert la nuit, il me répondit que non, ces Esquilles se trouvaient apparemment dans l'intertisse des muscles que l'extention permanente avait chassé au déhors. Le Chirurgien qui a vu le Malade avec moi, m'a dit avoir trouvé plusieurs fois sur le Plumaçeau des esquilles plus ou moins grosses.

Le vingt-neuvième jour je trouvai l'escart gangreneux tombé et le gonflement totalement dissipé et le pû d'un bon caractère.

Le trente-cinquième jour j'abandonnai le Malade aux soins du Chirurgien qui l'avait traité avec moi.

Le trente-neuvième jour, j'allai le revoir et je trouvai le bras en bon état, je lachai l'extention un moment et je fis embrasser l'extremité inférieure du bras par mon Confrère, et je fis faire de legeres flexions et extensions à l'avant-bas, craignant qu'il ne s'y formâsse une Enkilose attendu qu'il y avait long temps qu'il n'avait fait des mouvements de son bras.

Cette cure n'a duré que deux mois et demi.

Son bras est resté aussi long que l'autre et sans difformité. on peut dire que cette cure est très rare, tant par rapport à la grande plaie, qu'au grand âge du Malade et le succès

ACADEMIE NATIONALE DE MEDECINE BIBLIOTHEQUE

du traitement doit nous apprendre que les plus grands obstacles
qui puissent s'opposer à la guérison des blessures les plus
considérables, ne doivent pas nous les faire régarder comme
absolument déplorées et nous empêcher de donner tous nos soins
au traitement de ces sortes de blessures, parcequ'il suffit que
l'on en puisse sauver quelques uns, pour ne point envisager
comme absolument inutiles, les secours que nous tachons de
donner à un grand nombre qui perissent, malgré tous les
efforts que nous faisons pour les conserver.

n° 12.